The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

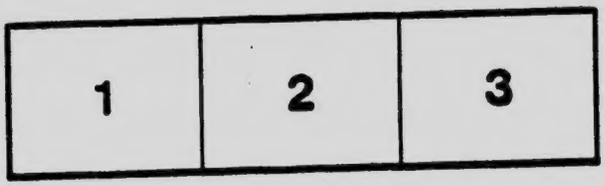
Bibliothèque nationale du Canada

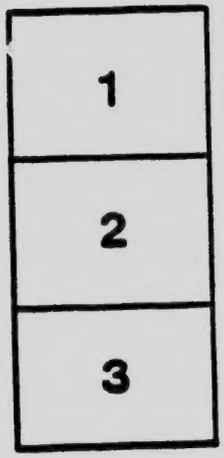
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

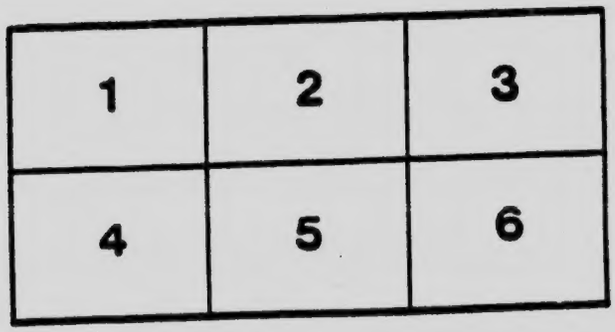
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.







877

LES FRERES DE SAINT-GABRIEL

DANS

L'AMÉRIQUE DU NORD

SOUVENIR DES FETES JUBILAIRES

1888 - 1913

" Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits ? "

(Ps. CXVI, 12)

BX 3058
.8
Z5
C3
1938
***

NATIONAL LIBRARY
CANADA
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

CJ3C

LES SIX JUBILAIRES

F. Herbland, F. J.-de-Prado, F. Sylvère,
F. Augustin, F. L.-Bertrand, F. Raoul.

DÉDICACE

Bon nombre de nos Amis et Bienfaiteurs ont témoigné le désir de posséder le récit de nos fêtes jubilaires, célébrées au Sault-au-Récollet, dans les journées du 28 et 29 juillet 1913.

Si antipathiques que nous soyons au bruit et à la réclame, il nous a paru difficile de ne pas accéder à ce désir, dont l'expression même était un nouveau gage de l'intérêt qu'ils portent à nos institutions et à nos œuvres.

A tous ceux donc, Amis et Bienfaiteurs, qui nous aidèrent de leurs encouragements, et souvent de cent autres manières, nous offrons ces quelques pages. Puissent-elles contribuer à glorifier Dieu en faisant connaître un peu mieux notre humble famille religieuse, l'Institut des Frères de Saint-Gabriel, fondé en 1705, par le Bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort.

25 ANS !

LES FÊTES JUBILAIRES

I

Au mois de septembre 1912, les Frères Directeurs des maisons situées dans l'Ile de Montréal, se constituèrent en Comité et, avec l'assentiment des Supérieurs, étudièrent ce qu'il convenait de faire pour que les fêtes du premier jubilé de la Province Canadienne fussent célébrées avec le plus de solennité possible, sans toutefois sortir de l'esprit d'humilité qui convient à des Religieux, et de la franche simplicité dont la Congrégation fit toujours sa marque de choix.

Après quelques séances, le programme fut arrêté, et les sous-comités d'exécution se mirent à l'œuvre. Il s'agissait en effet de former une chorale pour les chants liturgiques, des chœurs pour les chants de circonstance, une fanfare, etc. Tel Frère fut chargé de la partie décorative, tel autre de la rédaction de la brochure souvenir, un troisième du banquet, bref, chacun reçut son programme d'action et se mit au travail pour que tout fût prêt pour la date fixée.

Evidemment, avec les heures de classe et les autres devoirs professionnels, les journées se trouvèrent bien remplies,.... mais qu'importe! tous les Gabriélistes de la Province voulaient des fêtes grandioses et nul ne recula devant le petit surmenage qu'il s'agissait de s'imposer. Après tout, c'était pour l'honneur de la Congrégation, de la Province Canadienne, et la plus grande gloire de Dieu.

II

Les fêtes jubilaires, fixées au 29 juillet, commencèrent le 28 au soir, par la présentation des vœux de tous les Frères de la Province aux vénérés fondateurs de la colonie. Par une grâce très spéciale du Ciel, les six Frères qui vinrent en Canada en 1888 sont encore vivants. Voici leur nom : Frères Louis Bertrand, Augustin, Sylvère, Raoul, Jean de Prado et Herbland. Cinq étaient présents

au Sault; le sixième, le Frère Jean de Prado, retenu en France par la maladie, n'avait pu se rendre à la pressante invitation qu'on lui avait adressée; mais son souvenir était présent à tous. La Province Canadienne le considère toujours comme sien.

La cérémonie eut lieu dans la grande salle du Noviciat, sous la bienveillante présidence du Révérend Frère Martial, Supérieur Général, venu de Belgique pour la circonstance, avec le Bien Cher Frère Augustin, un des Fondateurs, actuellement membre de l'Administration générale de la Congrégation.

Accueillis avec le plus chaleureux enthousiasme, les jubilaires se dirigèrent vers l'estrade dressée pour eux, et se groupèrent autour du Bien Cher Frère Louis Bertrand, ancien Assistant, Provincial actuel du Canada, et le premier Directeur de la Colonie.

Après une Cantate de bienvenue, le Frère Hubert-Gabriel, premier novice canadien, maintenant profès de vœux perpétuels, lut aux jubilaires une longue adresse dans laquelle il célèbre leurs vertus, et rappelle maints souvenirs attendrissants de la période des débuts. La voici dans son entier.

A nos Vénérés Jubilaires, les Vétérans de la Province Canadienne.

Vénérés Jubilaires,

Elle est déjà bien loin cette année 1888, où vous laissiez cette chère Maison-Mère de Saint-Laurent-sur-Sèvre; et cela aux premières vêpres de la belle fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, comme si la Providence eût voulu que le mot "Croix" fût placé tout à l'origine de cette œuvre qu'elle mettait entre vos mains! Elus du Seigneur, vous étiez six. Un crucifix, un rosaire, un petit livre de règles: tels étaient les instruments dont vous vous étiez pourvus pour opérer ce que demandait de vous votre mission. Oh! vos cœurs sont pleins d'une confiance toute filiale dans les soins de cette maternelle Providence; mais la nature veut avoir sa part, et vos cœurs palpitent de crainte aussi à la pensée de l'avenir; vos yeux, ou du moins vos cœurs, versent des larmes en quittant le beau pays de France. "Dieu le veut": Descendants des Croisés, ce cri est dans vos cœurs, Vénérés Jubilaires, et vous avancez sous l'œil de Dieu et de sa Mère, et de notre Bienheureux Père de Montfort.

Vous étiez donc arrivés, Vénérés Jubilaires, en cette terre où Dieu vous appelait. A peine votre pied avait-il foulé ce sol d'Amérique, que Dieu vous donnait de trouver un ange conducteur, un ange consolateur, en ce digne fils de Monsieur Olier, le Révérend Monsieur Rousselot. Hélas! comme si la Providence qui s'était

chargée de prendre soin de vous, eût craint de vous voir vous trop appuyer sur un bras de chair, ou qu'elle eût déjà voulu vous faire boire au calice du Sauveur, Elle vous enlevait presque aussitôt cet ami placé là pour être le guide de vos premiers pas. Mais si les Sulpiciens meurent, la charité en Saint-Sulpice ne meurt pas; Saint-Gabriel l'éprouve ici depuis 25 ans.

Sous l'égide du second patron de ce pays, Saint François-Xavier, vous commenciez votre œuvre de l'Orphelinat Saint-François-Xavier. Ici encore Dieu vous donnera quelques gouttes du fiel du Calvaire, vous le verrez mourir ce cher orphelinat, Dieu vous l'enlèvera: nouvelles larmes, nouveaux déboires, épreuves nouvelles, qui seront accompagnés ou suivis de bien d'autres encore pendant ces 25 premières années. "Si le grain de froment, après qu'il est jeté en terre, ne vient à mourir, il demeure seul, mais après qu'il est mort, il porte beaucoup de fruits."

Vénérés Jubilaires, enfants de la Providence, oui, vous l'êtes; mais vous êtes aussi les enfants du Calvaire. Votre œuvre porte le signe dont sont marquées toutes les œuvres de Dieu, le signe de la Croix. Et Dieu soit béni, tous ces déboires toutes ces épreuves n'ont pas abattu vos courages; non, ils ont grandi avec les difficultés; et comme une bonne Mère, la Providence a voulu mêler à toutes ces amertumes bien des consolations et ce sera sur ces miséricordes du Seigneur, sur ces consolations que nous arrêterons un moment notre pensée.

Vénérés Jubilaires, il a plu à Dieu de bénir ce petit rameau gabriéliste, que vous aviez mission de venir transplanter sur ce sol canadien; Dieu a voulu qu'il prît racine, grandît et devînt un arbre. Nous ne dirons pas qu'il est déjà un grand arbre, mais un arbre où viennent déjà les oiseaux du ciel s'abriter sous son ombre et se nourrir de ses fruits. Les uns après les autres nous voyons surgir nos différents établissements du Canada et des Etats-Unis, où des milliers d'enfants apprennent aujourd'hui à connaître, aimer et servir le bon Dieu, et lorsque la Providence voudra nous donner un petit coin de terre en ce vaste continent, oh! elle nous traitera en enfants gâtés; elle nous choisira ces bords enchanteurs de la Rivière-des-Prairies, de cette rivière teinte du sang du premier martyr canadien et de son fidèle disciple, le Père Viel et Ahuntsic. Elle nous hospitalisera dans cette paroisse où le sang de l'auguste Victime coula pour la première fois en ce pays. Elle nous fera croître à l'ombre de deux maisons chères à son cœur: à droite, le noviciat de sa chère Compagnie de Jésus, à gauche cette autre maison bénie vouée à son Sacré-Cœur. Plus tard, cette bonne Providence voudra bien ajouter à ce qu'elle nous a déjà donné et notre petit coin de terre reculera ses limites. Un jour enfin, nous voyons sortir de terre, et cela à la grande joie de tous, cette sainte demeure qui nous reçoit aujourd'hui dans ses murs pour la célébration du 25ième anniversaire de notre existence en ce pays.

A travers les ans de ces 25 premières années, Vénérés Jubilaires, Dieu vous réservait encore une autre bien grande joie. Vous deviez voir un jour votre chère œuvre de l'orphelinat; elle grandit doucement pendant quelques années; elle devait avoir tout son épanouissement pour votre jubilé. C'est une fleur plus belle que la première que vous offrent Saint François-Xavier et Saint Arsène.

Nous aussi, Vénérés Jubilaires, nous voulons signaler cette miséricorde du Seigneur à votre égard, que notre commun Père a déjà fait connaître à toute notre famille religieuse: la conservation de vos vies pendant ces 25 premières années. Qu'il nous soit permis de voir en cela une marque amoureuse de spéciale prédilection de la Providence sur notre Province Canadienne. Est-il une Communauté, osons-nous dire, venue s'établir en ce pays qui ait pu compter tous ses fondateurs encore vivants après 25 années d'existence? "Non, Seigneur, vous n'avez pas agi ainsi envers toutes les Congrégations."

Il est une autre bonté, une autre miséricorde du Seigneur, entre mille et mille, que nous tenons enfin à mentionner: c'est la présence de notre Vénéré Père à tous, au milieu de nous. Révérend Frère Supérieur, vous avez donc pu venir présider notre premier Jubilé. Dieu soit béni! En vous aussi, Révérend Frère Supérieur, nous saluons un ouvrier de la première heure dans l'établissement de l'Institut de Saint-Gabriel en notre cher Canada. Oui, en cette assemblée, ils sont nombreux vos fils spirituels, formés et initiés par vous à la vie religieuse, et désignés par vous pour venir ici travailler à l'œuvre de Dieu. Nous vous le rappelons aussi, Révérend Frère Supérieur, vous fûtes un jour nommé l'Assistant délégué de notre Province Canadienne, et depuis que vos éminentes qualités d'esprit et de cœur vous ont fait appeler au poste que vous occupez avec tant de distinction, vous n'avez pas cessé de nous donner des témoignages de l'affection la plus paternelle et du dévouement le plus absolu. En ce jour, Révérend Frère Supérieur, vous deviez être au milieu de nous pour partager notre bonheur, notre joie. Vous deviez être au milieu de nous pour nous faire entendre votre parole en une année si mémorable, et nous donner un nouvel élan dans le bien. Vous deviez être au milieu de nous surtout, pour nous bénir. Votre main, Révérend Frère, s'est déjà levée et se lèvera encore sur nos têtes, pour nous bénir. Ah! la bénédiction d'un père, elle touche le cœur de Dieu; elle ouvre le ciel et en fait descendre des flots de grâces et de bénédictions. Le cœur ému, nous vous en remercions profondément, Révérend Frère.

Frères Louis Bertrand, Augustin, Sylvère, Raoul, Jean de Prado, Herbland: voilà six noms immortels parmi nous. A chacun de vous nous voulons adresser un mot du cœur.

En vous, cher Frère Herbland, nous saluons le plus pur des dévouements. Vivre pour Dieu, vivre pour sauver des âmes, tra-

vailler pour votre Institut, a toujours été votre seule ambition. Vivre caché, vivre de votre Règle, vivre de la vie de prière, d'obéissance, tel fut votre souci depuis 25 ans. A vos Frères vous ne laisserez ni or ni argent, mais quelque chose de mieux: l'exemple de toutes les vertus.

Cher Frère Jean de Prado, des circonstances providentielles vous tiennent éloigné de cette réunion de famille. Fiat.... Votre souvenir est au milieu de nous. Vous êtes passé ici en faisant le bien. Daigne le divin Maitre faire produire au centuple les semences de salut que votre cœur d'apôtre jeta sur nos bords. Là-bas, nous vous entendons répéter cette parole de Saint Paul: "Quoique absent de corps, je suis néanmoins avec vous en esprit, voyant avec joie l'ordre qui règne parmi vous et la fermeté de votre foi dans le Christ."

Cher Frère Raoul, nous voulons rappeler ici un petit fait qui est déjà lointain de 20 années et auquel celui qui a l'insigne honneur d'avoir la parole en ce moment n'était pas étranger. Un soir, nous, novices et postulants, étions à la salle d'étude, à écrire un devoir. Un grand silence régnait, quand tout à coup la porte s'ouvre et nous voyons arriver le bon cher Frère Raoul. C'était chose rare que le Directeur de l'école paroissiale du Sault vînt ainsi nous rendre visite. Que nous apportait-il ?... Etait-ce de la "tire" ? c'était un 25 novembre, si notre mémoire est fidèle. Non, c'était une religieuse petite exhortation comme son cœur sait en faire. Vous résumiez tout, cher Frère Raoul, en ces deux maximes: "Soyez tout à Dieu par la charité;" "Soyez tout à vos Supérieurs par l'obéissance." Oui, cher Frère Raoul, c'est de cette semence-là que vous jetez dans les âmes depuis 25 ans. Dieu la bénisse et daigne la faire fructifier!

En vous pareillement, cher Frère Sylvère, nous saluons le bon, le vrai religieux, le travailleur infatigable. Votre famille religieuse, ah!.... vous l'aimez. Vous n'épargnez rien pour la faire prospérer et la rendre digne des regards favorables du Seigneur. Vous savez que la Congrégation a besoin d'hommes capables et vous travaillez avec une inlassable ardeur à lui procurer avant de mourir, ces hommes puissants en paroles et en œuvres. Partout, vous cultivez la fleur de la piété parmi ceux que la Providence vous adjoint; partout vous stimulez à l'étude. Vous voulez que tous ajoutent "à leur foi la vertu, à la vertu, la science." Aussi, que de fois, pendant les vacances, après une dure année de travaux scolaires, ne vous a-t-on pas vu vous remettre à l'ouvrage pour l'avancement de vos Frères plus jeunes dans l'enseignement! Dans un pays qui vit à l'ombre du drapeau britannique, cher Frère Sylvère, il fallait un Frère qui sût la langue de la fière Albion. Vous fûtes ce Frère; et quand l'heure sonnera de transplanter un nouveau rejeton gabriéliste dans la grande Republique voisine, ce sera sur vous que nos Supérieurs jetteront les yeux.

Bien Cher Frère Augustin, Dieu est admirable dans toutes ses voies.... Ne nous en voulez pas trop si nous levons un coin du voile qui recouvre votre vie pour en laisser entrevoir quelques petits passages. C'était en 1896, le Très Cher Frère Hubert, de sainte et douce mémoire, était venu visiter sa Province Canadienne, accompagné de celui qui devrait être un jour son très digne successeur. Vous étiez malade cette année-là, Bien Cher Frère Augustin. Le Très Cher Frère Hubert, il nous en souvient, vous mettait à même de retourner en la "doulce France," vivre sous un ciel plus clément; mais, nous le savons, la crainte d'une mort prématurée ne vous détermina pas à quitter votre cher Canada. Dieu avait accepté votre sacrifice; ce que la crainte de la mort n'avait pu faire, un désir de votre Supérieur, un acte de charité l'accomplissait. On sait dans quelles circonstances vous retraversâtes l'Atlantique. Dieu vous accordait d'aller vivre sous un climat moins rude, et à quelque temps de là, un 28 août, jour de la fête de votre glorieux Patron, vous subissiez une opération chirurgicale qui, grâce à Dieu, devait vous rendre la santé et vous permettre d'être aujourd'hui au milieu de nous. La Providence, Bien Cher Frère Augustin, avait d'autres secrets motifs dans votre retour en France. Elle voulait ceindre votre front d'une auréole que le Canada ne vous aurait peut-être pas donnée: l'auréole de la persécution. Vous avez eu cette Béatitude. "Réjouissez-vous et soyez rempli d'allégresse, parce que votre récompense est grande dans les cieux". Un jour, elle devait encore vous amener aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ. Là, votre cœur s'est souvenu de nous, et vous avez sollicité une bénédiction pour tous vos Frères d'Amérique. Merci, Bien Cher Frère Augustin....Un jour, vous donniez vos soins à vos beaux rosiers de la Côte d'Azur; vos fleurs, en s'épanouissant, semblaient sourire au soleil du bon Dieu. Tout à coup un message arrive, Dieu vous appelait à participer à l'administration générale de sa chère Congrégation de Saint-Gabriel et de notre Province particulièrement. Semblables faits ne sont pas rares dans l'histoire du peuple de Dieu. Encore une fois, Bien Cher Frère Augustin, Dieu est admirable dans toutes ses voies. Puisse-t-Elle, cette aimable Providence, vous accorder de venir, un jour, dormir votre dernier sommeil sur notre terre canadienne.

Bien Cher Frère Louis Bertrand, ce que la Province Canadienne vous doit, Dieu le sait. Depuis 25 ans vous soufflez l'esprit d'amour et de charité dans cette Province. Est-il une lettre, par exemple, envoyée à l'un de vos Frères, qui n'ait été accompagnée de ces deux abréviations: P. C. Paix, Charité ? Ah!.. ce que le Maître a voulu pour sa société naissante, vous l'avez voulu, vous aussi, Bien Cher Frère, pour la vôtre. Depuis 25 ans, vous n'avez cessé d'être le pilote habile et vigilant de la petite barque gabriéliste en Canada, ou comme Provincial ou comme Assistant délégué de la Province. Qui dira vos nuits passées sans sommeil et les tracasseries de tous genres: présidence de nos retraites annuelles, visite de nos établisse-

ments, question des placements, difficultés sur difficultés ? Saint Paul a connu toutes les sollicitudes du gouvernement et il plaint les Supérieurs, et il recommande à ceux dont ils ont la charge de travailler à adoucir leur fardeau. Bien Cher Frère, vous êtes Assistant pendant dix ans, mais, durant votre absence, vous n'oubliez pas votre chère Province Canadienne; pour elle vous travaillez sans relâche. Oui, là-bas, vous avez l'œil constamment ouvert sur votre cher Canada. "Là où est votre trésor, là aussi est votre cœur." Un jour la mort viendra nous ravir notre Provincial aimé; il nous faut un homme pour marcher à notre tête et la Providence semble n'en pas désigner pour l'heure. Alors, sur un signe de votre Général, vous volez à notre secours et deux ans durant, vous cumulez au milieu de nous la charge d'Assistant et de Provincial. Après ces deux années, vous nous quitterez de nouveau pour quelque temps; mais lorsqu'on brisera les liens qui vous tiennent en Europe, oh! alors, votre cœur vous ramènera aussitôt au milieu de nous. Soyez-en mille fois béni, Seigneur.

A votre nom, Bien Cher Frère Louis-Bertrand, il nous faut joindre les deux noms de ceux qui ont partagé avec vous la lourde charge de Provincial: notre regretté cher Frère Paul de la Croix et notre Cher Frère Euphrone: l'un et l'autre ont été pour nous d'autres vous-même par l'amour, par leur bonté, par leur grand dévouement et disons-le aussi, par leur constante sollicitude à nous garder dans les droits sentiers de nos saintes Règles. Cher Frère Paul de la Croix, cher Frère Euphrone, nous vous en garderons une éternelle reconnaissance!

Vénérés Jubilaires, nous ne pouvons détacher notre souvenir du passé sans accorder un religieux "Memento" à nos chers disparus. Les uns ont été vos guides, vos consolateurs, vos soutiens; les autres, vos collaborateurs dans vos œuvres. Pour tous, "Requiem æternam dona eis Domine, et lux perpetua luceat eis." Entre tous ces chers disparus, il est une figure aimée à qui nous voulons accorder un spécial souvenir, c'est celle de notre Général, le bon, le saint Très Cher Frère Hubert. L'établissement des Frères de Saint-Gabriel en Canada, fut son œuvre. Avec quel amour, quelle prudence, il négocia tout pour faire essaimer Saint-Gabriel en cette terre d'Amérique! Avec quelle vigilance, quelle tendresse il veilla sur la fondation de la jeune Province, sur ses développements! Il en partagea toutes les douleurs, toutes les joies. Deux fois, ce bon vieillard aux cheveux blancs, ce Père au cœur d'or traversa l'Atlantique, pour venir encourager, réconforter ses enfants du Canada. Qu'il faisait bon voir ce vénérable vieillard.... le voir était déjà une consolation. "Votre mémoire ne passera pas et votre nom vivra d'âge en âge." O très Cher Frère, du haut du ciel où vous êtes déjà, nous en avons ferme espoir, daignez agréer, en ce jour, l'expression de l'amour, de la vive gratitude de vos enfants du Canada.

Maintenant, Vénérés Jubilaires, tous, le cœur à Dieu, les mains au travail, nous continuerons notre route "pour Dieu et les âmes;" mais avant de terminer, notre cœur, songeant à l'avenir, éprouve le besoin de s'adresser à notre Mère du ciel et à notre Bienheureux Père de Montfort.

Mère, vous que notre Bienheureux Père appelle la "Générale" des armées de Dieu, jetez un regard favorable sur ce petit bataillon gabriéliste. Que dans la milice de votre divin Fils, il soit toujours compté, en ce Nouveau Monde, parmi ses plus fidèles serviteurs et ses plus valeureux soldats. A notre dernière heure, ah! montrez-nous quelle est la tendresse de votre cœur maternel en étant pour nous la Porte du Ciel.

Bienheureux Père, c'était en 1888 que l'Eglise déposait sur votre front la brillante auréole des Bienheureux, c'était en 1888, que vos Frères de Saint-Gabriel traversaient l'Atlantique pour venir s'installer en Amérique. Il nous plaît de voir en cela, Bienheureux Père, un cadeau de votre munificence fait à vos enfants. Oui, ce nouveau champ d'apostolat qui leur fut ouvert au lendemain de votre béatification, toujours ils le regarderont comme une faveur inestimable que leur obtint de l'Auteur de tous les biens votre cœur de Père et d'Apôtre. Nous vous en remercions, et fasse le ciel que nous ne nous en montrions jamais indignes. Dieu veuille, et cela tous vos enfants le désirent du fond du cœur, Dieu veuille qu'il brille enfin le jour de votre canonisation, ce jour où l'Eglise vous décernera les plus hauts honneurs qu'elle réserve à ses enfants qui la servirent en héros.

Bienheureux Père, bénissez-nous; animez-nous de votre esprit de zèle, de votre amour pour l'enfance. Vous avez désiré, un jour, venir évangéliser cette terre du Canada, votre cœur d'Apôtre vous y poussait, mais le Vicaire de Jésus-Christ vous en demanda le sacrifice. Vous le fîtes généreusement pour combattre dans votre propre patrie l'hérésie du Jansénisme. Nouveau Patriarche, parce que vous avez fait ce sacrifice, Dieu multiplie ici vos enfants; et qui sait s'il ne les multipliera pas, nombreux comme les étoiles du firmament et les grains de sable du rivage de la mer? Aujourd'hui, Bienheureux Père, tressaillez d'une nouvelle allégresse; votre famille entière: Pères, Frères et Sœurs rivalisent de zèle pour exercer l'apostolat que vous eussiez désiré y exercer.

"O Montfort, exauce la prière
"Que nos cœurs répandent en ce lieu;
"Nous voulons comme toi sur la terre,
"Nous voulons vivre et mourir pour Dieu."

De vos Frères du Canada.....

Le Bien Cher Frère Louis Bertrand, très ému, prit ensuite la parole, et répondit en son nom et au nom de ses premiers collaborateurs.

CHERS CONFRÈRES,

Ce n'est pas sans ressentir une émotion profonde, tout le monde le comprendra, que nous prenons la parole dans cette occasion solennelle.

La circonstance qui nous réunit à cette heure, nous reporte invinciblement à 25 années de distance, au 12 septembre 1888, à la Maison-Mère, à Saint-Laurent-sur-Sèvre: c'était le moment des adieux pour les six gabriélistes qui, le lendemain matin, allaient partir pour le Canada. Le Très Cher Frère Hubert, de douce et pieuse mémoire, présidait la cérémonie. Voici comment la circulaire du 6 janvier 1889 raconte ce premier départ pour les pays lointains; nous ne saurions mieux faire que d'emprunter la plume du Très Cher Frère Hubert lui-même.

"Toute la Communauté, Frères, novices et postulants, se réunit dans la salle du Pensionnat. Les Assistants et les membres du Conseil occupaient un côté de l'estrade, et les six Frères canadiens, l'autre côté. Après la prière et le "Chant du départ des Missionnaires": "Partez, hérauts de la bonne nouvelle," le Supérieur tira de son cœur une allocution de circonstance; puis les Frères, objets de cette fête, vinrent spontanément recevoir, à genoux, de la main de leur Supérieur, leur obédience écrite, qui les envoyait travailler, au delà des mers, à la gloire de Dieu. L'émotion avait gagné toute l'assemblée, et nous vîmes plus d'une larme couler. L'accolade fraternelle se donna sous cette religieuse impression, puis toute la Communauté se rendit à la Chapelle pour recevoir la bénédiction du Saint Sacrement."

Oui, chers Confrères, nous étions tous grandement émus et nous le sommes encore après 25 ans, au souvenir d'un événement qui tient une si grande place dans notre vie. La perspective de l'avenir, l'incertitude de ce qui nous attendait, l'inconnu dans lequel nous allions entrer, la gravité des circonstances, la nouveauté du spectacle.... tout contribuait à provoquer en nous un réel saisissement. Nous connaissions déjà un peu, par les revues et les livres, ce grand pays du Canada; nous savions quels efforts héroïques avaient dû faire nos ancêtres pour s'en assurer la possession. Le nom des féroces Iroquois, Hurons et Algonquins nous revenait comme tout naturellement à la mémoire. Qu'allions-nous faire ? qu'allions-nous devenir ? nous, petit troupeau, "pusillus grex" perdu dans cet immense pays, dont notre juvénile imagination reculait encore les bornes presque infinies ?

Ah! c'est ici surtout que nous reconnaissons et admirons, avec un cœur débordant de tendresse, l'aimable et maternelle Providence.

et nous vous invitons, Bien chers Confrères, à bénir avec nous les délicates et prévenantes attentions de cette bonne Mère. Oui, gloire à Dieu! et reconnaissance infinie à notre Père du Ciel qui a si merveilleusement protégé et secouru son petit troupeau. Dès notre arrivée en ce pays, en effet, Dieu place sur notre chemin de véritables Anges Gardiens qui prennent de nous le soin le plus délicat, le plus paternel et le plus dévoué. Nous ne pouvons résister au désir de nommer, et c'est une dette que nous avons à cœur de payer: Mgr Fabre, Archevêque de Montréal, de si pieuse et suave mémoire, le saint et vénéré Monsieur Rousselot, l'énergique et ardent Monsieur Colin, et surtout celui qui fut pour nous un véritable père pendant plusieurs années, le prêtre généreux et au grand cœur que fut Monsieur Sentenne. A ces noms vénérés que nous garderons pieusement dans notre cœur jusqu'à notre dernier soupir, nous ajouterons le nom d'un laïque, homme d'œuvres et d'action par excellence, le regretté Monsieur F.-X. Froidevaux. Que ces chers défunts reposent dans la paix du Seigneur, et jouissent du bonheur et de la gloire que leur a mérités une vie passée tout entière dans la pratique des vertus et de toutes les œuvres de miséricorde.

On me dispensera de nommer les vivants, mais nous nous faisons un devoir de porter leur souvenir devant Dieu.

Et maintenant, Bien chers Confrères, voici donc 25 ans que nous sommes dans ce cher pays du Canada. Si c'est un mérite d'être arrivés les premiers, ce mérite nous l'avons; mais il me semble que si tout se bornait à cela, notre mérite serait bien mince, et ne pèserait guère dans la divine balance. Il est souvent plus facile de créer une œuvre et de la lancer, que de la conduire heureusement à terme. Je crois donc, et l'Evangile en fait foi, que les ouvriers de la troisième, de la sixième et même de la neuvième heure sont souvent aussi méritants que ceux de la première heure. Quoi qu'il en soit, je puis, ce me semble, dire la chose sans vanité, mes Confrères et moi nous avons essayé de faire en ce pays l'œuvre de Dieu et de la Congrégation. Dans quelle mesure y avons-nous réussi? Avons-nous été des ouvriers intègres et laborieux? Pourra-t-on dire de nous ce que la Sainte Ecriture dit des Saints? "que leurs œuvres les louent." Il ne m'appartient pas de répondre, mais sans nous faire illusion sur notre valeur personnelle, et tout en appréciant hautement le mérite de ceux qui furent nos colladorateurs très dévoués, nous ne nous défendons point d'un sentiment de légitime fierté en jetant les yeux autour de nous, et c'est avec un cœur rempli de reconnaissance que nous rendons grâces au Seigneur pour tout ce qu'il nous a permis de faire, tout en nous humiliant profondément, en songeant au bien plus grand que nous eussions pu accomplir, si nous avions été, dans la main du Tout-Puissant, des instruments plus dociles.

Voici donc, Bien Chers Confrères, pour me servir d'une expression commune, notre chère petite Province arrivée à un premier tournant de son histoire. Jusqu'ici elle a parcouru avec plus ou

moins de bonheur, la période de l'adolescence et de la jeunesse; elle entre aujourd'hui, de plain-pied, dans la virilité: à 25 ans on est un homme; après 25 années une œuvre a le droit, semble-t-il, de regarder l'avenir avec quelque assurance. Que sera cet avenir pour notre chère Province du Canada, à laquelle nous avons sacrifié avec joie la plus belle partie de notre vie? Sans être prophète, il m'est facile de répondre, et je n'hésite pas à dire que l'avenir sera ce que vous le ferez, Biens chers Confrères. Je dis "ce que vous le ferez" car pour nous, les années ont blanchi nos têtes; nos jours désormais inclinent vers leur terme; et si l'on me permet une remarque personnelle, je dirai que le fardeau commence à se faire sentir; et je le passerai volontiers à des épaules plus jeunes. Notre Province continuera à prospérer, et se développera encore davantage, si tous ses membres sont de plus en plus animés du véritable esprit religieux, s'ils s'attachent fortement à l'Autorité, et à tous leurs Supérieurs, et se montrent toujours les dignes enfants, par leur zèle et leur amour de Notre-Seigneur et de sa divine Mère, de Notre Bienheureux Père de Montfort. Ah! surtout, mes Biens chers Confrères, j'ai le droit, me semble-t-il, de vous parler ainsi, que les liens de la charité fraternelle nous unissent toujours plus étroitement, et que l'esprit de famille, qui n'est autre que l'esprit de Notre-Seigneur lui-même, cimente toutes nos relations. L'Apôtre le disait aux premiers chrétiens: "Qu'il n'y ait parmi vous ni Juifs, ni Gentils, ni Grecs, ni Romains, mais soyez tous une seule famille en Notre-Seigneur Jésus-Christ." De même, qu'il n'y ait parmi nous ni Canadiens, ni Français, ni Irlandais, ni Américains, mais soyons tous une famille de frères, de vrais Gabriélistes, de dignes enfants de notre Bienheureux Père de Montfort et de la Congrégation. Regardez toujours comme de mauvais génies, et traitez-les en conséquence, ceux qui chercheraient à maintenir et à accentuer parmi nous, les distinctions d'origine et de nationalité: ce sont des artisans de division et de ruine. Une Communauté n'est forte que si tous les membres qui la composent sont bien étroitement unis entre eux et à leurs Supérieurs.

Surtout, mes chers Frères, par-dessus tout, si nous voulons être bénis de Dieu, évitons, fuyons comme la peste l'esprit moderne. L'esprit moderne me semble caractérisé par deux tendances bien accentuées: l'insubordination, le défaut de respect de l'Autorité, et l'amour des jouissances sensuelles. Voilà peut-être les deux grands ennemis de la vie religieuse dans les temps actuels. Je n'insiste pas, pour ne pas prolonger un entretien déjà bien long; mais j'ai voulu, en cette circonstance solennelle, vous signaler deux écueils particulièrement dangereux. Si, par la miséricorde de Dieu, notre Institut jouit d'une assez bonne réputation en Canada, il le doit à la régularité de chacun de ses membres, à leur simplicité, à leur modestie, et à leur déférence vis-à-vis des Pasteurs de l'Eglise. Gardons jalousement cet héritage de famille.

Je ne terminerai pas cet entretien sans offrir au Révérend Frère Supérieur mes plus sincères remerciements, ceux de mes Confrères de la première heure, et ceux de toute la Province Canadienne, pour la grande bonté dont il a fait preuve, en ne reculant pas devant les fatigues d'un long et laborieux voyage, pour venir présider nos fêtes de famille, et nous encourager dans notre labeur quotidien. Merci au Révérend Frère d'avoir bien voulu ramener au milieu de nous, quoique pour un temps très court, le Bien Cher Frère Augustin, que des liens si étroits et si chers attachent à la Province Canadienne. Un cordial merci également aux Bien Chers Frères Assistants, membres du Conseil Général, dont la générosité nous a permis de donner un peu plus d'éclat à nos fêtes jubilaires. Merci à tous ceux, jeunes et vieux, petits et grands, chantres et musiciens, qui ont contribué au succès de notre fête de famille.

Qu'on me permette aussi d'envoyer, par-dessus les Océans, un bien cordial et reconnaissant souvenir au cher Frère Jean de Prado, que l'obéissance et de douloureuses infirmités ont forcé à se séparer de nous. Il fut le compagnon de nos joies, de nos peines et de nos travaux, et partagea sans compter les unes et les autres. Nous ne saurions l'oublier aujourd'hui, et nous l'assurons volontiers de nos vœux et de nos prières pour le rétablissement de sa santé.

Que nos chers défunts de la Province Canadienne,.... ils sont treize!!!.... reposent dans la paix du Seigneur.

Encore un mot, le dernier. Ce sera pour payer un tribut de très respectueuse et filiale affection à la mémoire de celui qui fut notre Père en Dieu, le Très Cher Frère Hubert, le vrai fondateur de la Province du Canada. Son ombre douce et singulièrement attrayante et bienfaisante plane sur cette auguste assemblée. Daigne ce bon Père nous bénir du haut des Cieux, en compagnie de notre Bienheureux Père de Montfort et de tous nos saints Protecteurs.

• • •

Puis, le Révérend Frère Supérieur Général vint dire en quelques mots bien sentis ses vœux et les vœux de l'Administration Supérieure pour les jubilaires.

Quelques instants plus tard, la Communauté tout entière se réunissait à la Chapelle pour demander à Dieu de ratifier les souhaits de bonheur adressés aux fondateurs, et le supplier d'accorder à la colonie dont ils furent les pionniers, un grand développement et une constante prospérité.

Après la bénédiction du Très Saint Sacrement, on se rendit sous la grande tente, dressée sur la cour du Noviciat, en vue du banquet du lendemain. Durant le repas, fanfare et chœurs célébrèrent tour à tour nos vétérans.

A la tombée de la nuit, Frères, novices, postulants, juvénistes se trouvaient encore réunis dans le champ de jeux et tandis que les musiciens envoyaient aux échos leurs mélodies les plus

sonores, plusieurs centaines de pièces pyrotechniques lançaient dans les airs leurs gerbes enflammées et leurs retentissantes détonations.

Enfin, après une heure de spectacle et de concerts, tous les cœurs débordant d'enthousiasme, et les yeux des plus jeunes encore pleins de fusées et de soleils, chacun alla demander au sommeil force et entrain pour les fêtes du lendemain.

III

Mardi 29 juillet. Le soleil se leve dans un ciel très pur; nous aurons donc une belle journée. Tout le monde est à la joie et c'est avec allégresse qu'on met la main aux derniers préparatifs.

A 9.30 heures, les invités et le personnel de la Communauté quittent le Noviciat et se rendent à l'Eglise paroissiale où doit se chanter la Messe solennelle du Jubilé.

Sur le parcours du défilé, les citoyens du Sault ont pavoisé leurs maisons. Ce temoignage de sympathie nous fait grand plaisir et nous remercions ici nos chers voisins de cette délicate et charmante manifestation de leurs bons sentiments à notre égard.

Les abords de l'Eglise et l'Eglise elle-même sont magnifiquement décorés. Monsieur le Curé de la paroisse sait faire les choses grandement et nous le remercions de tout cœur. Merci également aux chères Sœurs de la Miséricorde qui ont su si bien agencer toutes choses.

La messe commence. Le célébrant est Monsieur le Chanoine P.-A. Dubuc, un éminent bienfaiteur et ami, avec MM. les abbés Richard, P.S.S., et Carré, P.S.S., comme diacre et sous-diacre.

Sa Grandeur Monseigneur Bruchési est au trône, ayant comme prêtres assistants M. l'abbé Lamarche, Curé du Sault, et le Révérend Père Bourque, S.J., maître des novices.

La chorale du Noviciat exécute les chants suivant les méthodes grégoriennes. De l'avis des connaisseurs, tous ces chants ont été magistralement exécutés.

Après l'Evangile, Monsieur l'abbé Gouin, P.S.S., raconte dans un langage très distingué les origines de la Province Canadienne des Frères de Saint-Gabriel, énumère les œuvres accomplies, exhorte les Frères à conserver l'esprit que leur a légué le Bienheureux de Montfort, et conclut en faisant des vœux pour que l'avenir de cette Province soit digne de son passé.

Lisons ce beau discours.

Fecit Mihi Magna Qui Potens Est

"Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses."

S. Luc, I, 49.

MONSEIGNEUR,

MES BIEN CHERS FRÈRES,

Après vingt-cinq années d'existence, années de labeurs et de peines, mais années de vie et de progrès, le groupe canadien des Frères de Saint-Gabriel, heureux et fier de voir à sa tête, venu tout exprès d'outre-mer, le très distingué et très aimé supérieur de l'Institut, est rassemblé aux pieds des autels, sous le regard de Dieu, pour de solennelles actions de grâces. Le divin sacrifice est déjà commencé; dans quelques minutes, par le ministère d'un prêtre qui est aussi pour vous un bienfaiteur et un ami, Jésus, la Victime toujours prête, va renouveler son immolation salutaire; vous l'offrirez à la Trinité Sainte en esprit de reconnaissance, pour acquitter la dette des jours passés, et des bienfaits qui les ont remplis.

Vous avez désiré, mes Frères, qu'en cette circonstance solennelle la voix d'un prêtre se fît entendre, et que cette voix vînt de Saint-Sulpice: nous fûmes, dites-vous, vos introducteurs en Canada: inspiration heureuse dont nous aurions le droit d'être fiers! Il vous plaît de proclamer et de prolonger un patronage qui vous est devenu moins nécessaire, mais ne vous a pas trouvés moins reconnaissants. Cette attention nous touche et vous honore. Je regrette qu'on n'y ait pas répondu par un meilleur choix: il ne manque pas parmi nous d'orateurs plus autorisés ou plus éloquents. Il est vrai qu'il n'y en a guère qui vous soient plus sympathiques: c'est ce qui m'encourage en me donnant un titre à l'honneur qui m'est fait d'être votre interprète. Car tel est mon rôle, ce matin: prêter l'oreille à la voix de vos cœurs, recueillir au fond de vos âmes les paroles de gratitude que chacun murmure à l'adresse du bon Dieu, réunir en un seul cantique vos actions de grâces et vos vœux, et dire en votre nom à la Souveraine Majesté cet hymne de jubilation: entreprise délicate: faire le compte des dons que nous prodigue la faveur divine, n'est-ce pas tenter l'amour-propre si prompt à tirer vanité de ce qui est en nous comme si c'était de nous? Le péril est certain, mais il peut être évité: la plus magnifique expression de reconnaisssance que les faveurs divines aient fait jaillir de lèvres humaines, n'est-ce pas le cantique de la Sainte Vierge, au jour de sa visite à la mère de saint Jean, l'admirable Magnificat? Or, ces strophes inspirées par le

sentiment des plus immenses bienfaits dont aucune créature eut jamais lieu de s'enorgueillir, n'ont point laissé passer la plus légère pensée de complaisance personnelle; elles sont remplies d'un bout à l'autre par un unique désir: rapporter à Dieu toute gloire. Empruntons ces paroles sacrées pour épancher la plénitude de nos cœurs: "Que nos âmes glorifient le Seigneur, que nos esprits tressaillent de joie en Dieu notre Sauveur, parce qu'il a regardé avec bonté l'humble condition de ses serviteurs et que le Tout-Puissant a fait en nous de grandes choses." Oui, Frères de Saint-Gabriel, enfants du Bienheureux de Montfort dont vous suivez pieusement les traces, vous êtes, sur ce continent comme sur l'autre, de fidèles serviteurs de Dieu et de l'Eglise; vous ne recherchez pas les emplois de premier plan; vous vous plaisez aux fonctions modestes, votre plus chère ambition est d'initier aux premiers éléments des connaissances humaines et de la vie chrétienne les enfants de nos campagnes et de nos faubourgs; vous fuyez le bruit et la réclame, contents de travailler loin de la vue des hommes, sous le seul regard de Dieu, et Dieu qui exalte les humbles et choisit parmi eux les instruments de ses miséricordes, vous considère avec bienveillance et accomplit en vous et par vous de grandes choses. Fecit mihi magna qui potens est. Pour qui juge suivant la foi, c'est une grande chose, mes Bien Chers Frères, d'avoir ouvert à votre apostolat les vastes territoires du Nouveau-Monde et de vous avoir appelés à l'honneur de semer et de moissonner sur ce sol généreux fécondé par tant de héros. C'en est un autre d'y avoir béni vos efforts et tiré de vos sueurs, peut-être de vos larmes, des œuvres nombreuses et prospères qui font aimer le bon Dieu et sanctifient les âmes. C'en est une plus grande d'avoir conservé parmi vous l'esprit de foi, de piété, de simplicité et de dévouement qui vous vient de Montfort et qui, transmis sans altération d'une génération à l'autre, assure à votre zèle ce caractère surnaturel sans lequel il n'y a pas d'action profonde et durable sur les âmes. Tels sont, mes Frères, les trois grands bienfaits dont vous êtes redevables à la bonté divine pendant les vingt cinq ans de votre existence américaine et que nous allons repasser ensemble pour nous exciter à plus de gratitude.

MONSEIGNEUR,

La fête qui nous rassemble est une fête de famille: vous êtes le père de famille: c'était à vous d'y présider. Laissez-moi confier à votre bienveillance l'hommage jubilaire que je dois formuler: chef de cette famille, pasteur de ce diocèse, vous le porterez plus haut que personne, et le ferez mieux accueillir du Dieu très miséricordieux et très bon.

L'arrivée en Canada, des premiers Frères de Saint-Gabriel, dans le cours de l'été de 1888, ne compta point parmi les événements sensationnels qui s'inscrivent en grosses majuscules en tête des grands

journaux: s'il en fut fait mention quelque part, ce dut être entre deux annonces, dans une page du milieu. Des observateurs superficiels pouvaient bien ne pas distinguer de la foule d'émigrants que l'espoir d'un meilleur sort amène chaque année à flots pressés, aux pays neufs, le petit bataillon qu'une ambition plus haute que celle de faire fortune envoyait en avant-garde conquérir à votre zèle de nouveaux champs de sacrifice et d'apostolat. Ces hommes n'avaient rien de ce qui sollicite l'attention du public: nom retentissant, situation en vue, science éminente, actions d'éclat, influence reconnue. Je me les imagine, frais débarqués de "La Champagne," et mettant pour la première fois le pied à Montréal, quelque peu embarrassés sous la défroque laïque dont il leur a fallu s'affubler, encore étourdis des agitations d'un long voyage et du mouvement de la grande ville succédant de si près à la vie recueillie et tranquille qu'on menait à Saint-Laurent, sur les bords de la Sèvre, à l'ombre du tombeau du Bienheureux, coudoyés par les passants qui les regardent à peine, ou, s'ils les dévisagent, continuent leur chemin en pensant que ces hommes, d'allure paisible et modeste, ne sont point faits pour triompher dans la mêlée des égoïsmes à la poursuite de l'or.

L'or et l'argent vous préoccupaient peu, Bien chers Frères: au jour béni de votre profession religieuse, n'aviez-vous pas renoncé pour toujours à l'idée de les acquérir et placé plus haut le terme de vos aspirations ? Vous vous dépensiez dans vos œuvres françaises, sans chercher autre chose que la sainte volonté de Dieu; vous pensiez bien y finir vos jours et ne rêviez nullement d'expéditions lointaines. Mais un appel venu du Canada toucha le cœur de vos Supérieurs. Un orphelinat se fondait à Montréal, sur la paroisse Notre-Dame, sous les auspices de Saint François-Xavier: certes, les dévouements surgissaient en grand nombre dans la ville de Maisonneuve mais l'accroissement rapide des œuvres et des besoins n'en laissait pas de disponibles pour l'institution nouvelle. Un homme dont le nom se trouve à l'origine de plusieurs établissements charitables qui prolongent sa bienfaisance et font bénir sa mémoire, un sulpicien, Monsieur Rousselot, conseilla de recourir à votre Communauté. Français de naissance, originaire de ces contrées de l'ouest qui gardent la tombe de votre Père et votre berceau, ancien élève de votre Pensionnat de Saint-Laurent, Monsieur Rousselot vous connaissait de longue date, et connaissait vos travaux; il avait contemplé les calvaires si solidement plantés par Montfort, que la tempête révolutionnaire n'a pu réussir à les arracher, et cette foi bretonne et vendéenne plus fortement encore enracinée dans les cœurs; il savait que les fils ont appris de leur père à faire œuvre durable, et que la jeunesse docile à votre action peut soutenir les assauts. Le Révérend Père Fleurance, Supérieur au Canada de la Compagnie de Marie, eut aussi une large part dans les démarches qui aboutirent à votre venue en Canada, conjoncture pleine de promesses, gage de l'union intime entre les enfants de Montfort

qu'impose une commune origine et qu'appellent d'unanimes souhaits.

Louis de Montfort avait projeté, paraît-il, de venir en Amerique travailler au progrès de la foi: Monsieur Tronson l'en avait détourné: vous deviez, vous, ses fils, dépositaires de son esprit et continuateurs de ses œuvres, accueillir avec joie l'occasion qui s'offrait de réaliser son rêve. Cette fois Saint Sulpice approuvait, encourageait: la requête de Montréal fut exaucée; six Frères furent désignés pour partir et se hâtèrent vers le poste que l'obéissance leur assignait. Nous avons le rare bonheur de les y retrouver tous ce matin, ces bons ouvriers de la première heure, tous, hélas non: l'un d'eux manque à l'appel: la Providence l'a rappelé sous d'autres cieux, du moins, absent de corps, est-il présent de cœur et prend-il part à nos fêtes par la prière et le souvenir. Je veux dire ici leurs noms comme au soir des batailles on cite à l'ordre du jour les vaillants qui se distinguèrent: Frère Louis Bertrand, Frère Augustin. Frère Sylvère, Frère Raoul, Frère Jean de Prado, Frère Herbland. Les passants distraits qui vous dédaignèrent vous ignoraient: s'ils avaient su qui vous étiez, beaucoup vous auraient salués avec respect. car en dépit d'humbles apparences, vous étiez de la légion des conquérants et des apôtres qui firent le Canada catholique et français: vous veniez à votre tour travailler, dans la mesure de vos forces, par le ministère de l'éducation, à maintenir leur œuvre et sauver dans des milliers de cœurs le dépôt sacré des croyances, de la langue et des traditions.

Dieu bénit vos efforts et vos sacrifices: des établissements bientôt prospères ne tardèrent pas à éclore et à se multiplier: des renforts venus de France grossirent le bataillon d'avant-garde; des vocations canadiennes commencèrent vite de germer, car ici la terre est généreuse et la semence qu'on lui confie ne reste pas longtemps inféconde. Un noviciat fut inauguré, le sept septembre 1891, dans une maison récemment acquise au Sault-au-Récollet, grâce aux bons offices de Monsieur le Curé Beaubien, et bénite quelques semaines plus tard, en vue de sa nouvelle destination, par Sa Grandeur Monseigneur Fabre, de douce et vénérée mémoire. Monseigneur Fabre, Monsieur Beaubien, deux noms que votre affectueuse reconnaissance n'oubliera pas en cette fête du souvenir. Le premier postulant canadien, aujourd'hui frère Hubert-Gabriel, fut reçu cette année même, et beaucoup le suivirent dans la voie qu'il leur ouvrait. Le noviciat devait se doubler d'abord d'un scolasticat où les nouveaux profès se formeraient sous la direction de maîtres pleins d'expérience aux fonctions spéciales d'éducateurs, ensuite d'un juvénat où les jeunes enfants attirés à la vie religieuse s'éprouveraient sous l'œil de Dieu, loin des influences troublantes: ces compléments nécesssaires lui furent bientôt donnés; il fallut l'agrandir, puis le transporter dans une demeure plus vaste où il va se trouver à l'étroit; on se préoccupe encore à l'heure actuelle de déplacements et de constructions: c'est

l'effet prévu d'une vitalité vigoureuse et d'une croissance qui se poursuit.

Entre temps, écoles, académies, patronage, orphelinat, naissaient et grandissaient. Permettons-nous la revue de ces institutions bienfaisantes d'éducation et d'assistance, non pour en tirer gloire, mais pour bénir le bon Dieu de les avoir fait vivre et les consacrer une fois de plus à son service. D'abord les œuvres de campagne: l'Assomption, Saint-Johnsbury au Vermont, Sainte-Thérèse, le Sault-au-Récollet, Sainte-Rose, Saint-Stanislas, Saint-Martin, Acton Vale, Saint-Tite, Saint-Jacques-de-L'Achigan, Saint-Lin, en tout onze écoles où plus de cinquante Frères instruisent de seize à dix-huit cents enfants et reprennent avec bonheur la mission obscure, mais urgente, que les premiers Frères du Saint-Esprit exercèrent autrefois par l'ordre et sous le regard du Bienheureux. Puis, le cours préparatoire ou le cours commercial aux collèges de Montréal et de Sainte-Thérèse; cinq Frères tiennent pour grand honneur d'y collaborer dans des emplois modestes à la formation des futurs dirigeants et surtout des futurs prêtres. Enfin, les établissements de la ville et de la banlieue: Patronage Saint-Vincent-de-Paul, Orphelinat Saint-Arsène, école Sainte-Hélène, Académie Christpohe-Colomb; quarante frères s'y dépensent, et plus de mille enfants, issus à peu près tous de familles ouvrières, négligés pour un grand nombre, livrés aux séductions qui guettent la jeunesse à tous les coins des grandes cités, y reçoivent l'instruction indispensable en notre temps à qui veut se faire dans la société une situation indépendante, et l'éducation virile et chrétienne, autrement nécessaire, que trop de parents oublient aujourd'hui de donner à leurs fils, mais qui peut seule libérer l'homme des servitudes honteuses et le disposer aux grands devoirs qu'imposent Dieu et la patrie. Oh, l'utile et méritoire travail. les beaux champs ouverts, la consolante floraison!

Sans doute, la tâche est rude et semble parfois stérile. La jeunesse est une terre souvent ingrate et les germes qu'on y dépose tardent à s'épanouir au jour, gênés qu'ils sont dans leur croissance par la légèreté, la mollesse ou les passions. C'est une grave tentation pour l'éducateur-apôtre: ses ambitions sont si hautes et ses désirs si ardents! la récolte ne satisfait jamais pleinement ses espérances: elle est toujours à son avis lente à mûrir et pauvre en résultats. Jugeons-nous, mes Frères, avec franchise. Cette hâte de recueillir ne viendrait-elle pas d'un reste d'amour-propre qui se dissimulerait sous les dehors du zèle ? on se dévoue généreusement, mais on veut toucher tout de suite sa récompense et goûter la jouissance de contempler et de palper les fruits des plants qu'on a semés. Ce plaisir nous est-il refusé, nous nous lamentons de nous dépenser stérilement et glissons au découragement ou a l'aigreur. J'aime à croire, mes chers Frères, que vous avez su éviter cet écueil. Sachons travailler pour Dieu et non pour le succès: acceptons de mourir sans voir de nos yeux le produit de nos efforts: notre devoir est de semer: à Dieu de faire germer et croître; ayons foi en sa parole et foi en

sa bonté; rien ne se perd entre ses mains des fatigues et des souffrances endurées pour sa cause; le résultat pour être caché ou différé n'en est pas moins certain; ce sont d'ordinaire les graines les plus précieuses qui prennent le plus de temps pour éclore. Et puis, ne mettons pas notre peine à trop haut prix: sans jamais cesser d'aspirer à mieux, contentons-nous pour récompense, de quelques péchés mortels évités par notre influence, de quelques sacrifices, de quelques élans d'amour inspirés par nos conseils ou nos exemples. Si la foi dictait nos jugements, comme nous estimerions ces effets de notre action! comme nous serions heureux de pouvoir les acheter par toute une vie d'apparente stérilité! Mais le bon Dieu est plus libéral: Il réalise au profit des éducateurs la merveille qui s'opérait, au dire du vieil Amyot, dans une ville lointaine "où les paroles dites en hiver gelaient en l'air incontinent qu'elles étaient prononcées, et puis, quand elles venaient à se fondre, l'été, les habitants entendaient ce qu'ils avaient devisé et parlé pendant les mois de froidure." Tel est le sort de vos leçons: des souffles glacés; dissipation, sensualité, respect humain, les retiennent dans l'air: laissez passer le temps et venir une autre saison: un peu plus tôt, un peu plus tard, elles revivront dans les mémoires et se feront entendre aux cœurs. Enfin, mes très chers Frères, ne négligeons pas le principal qui est la sanctification personnelle "Prius sanctificari, deinde sanctificare." D'abord, se sanctifier, ensuite sanctifier les autres. Or, c'est un principe élémentaire de perfection, que notre progrès spirituel n'est possible qu'autant que nous savons nous renoncer nous-mêmes "In tantum proficies, in quantum tibi ipsi vim intuleris." Vous entendez l'auteur de l'Imitation; mais ce bienheureux renoncement ne se pratique jamais si bien qu'au sein des difficultés et des contradictions.

Nous n'omettrons donc point parmi nos motifs de louange les épreuves, les échecs, les tristesses et les deuils qu'il plut à Dieu de ménager au cours de ces vingt-cinq ans, à la Communauté et à ses membres. Nous l'en remercierons, car elles nous furent profitables: les saints y virent toujours la marque la plus assurée de la bénédiction divine. Dès 1641, à propos des projets de fondation et de conversion, d'où sortit Montréal, un jésuite de Québec, le père Vimont, écrivait dans son journal: "La croix, les peines et les grands frais sont les pierres fondamentales de la maison de Dieu. On ne mène personne à Jésus-Christ que par la croix: les desseins qu'on entreprend pour sa gloire en ce pays se conçoivent dans les dépenses et dans les peines, se poursuivent dans les contrariétés, s'achèvent dans la patience et se couronnent dans la gloire." Il en est ainsi partout, et les conditions n'ont pas changé. "In cruce salus, in cruce vita, in cruce protectio ab hostibus. Par la croix, le salut, la vie et la victoire."

De toutes les tristesses qui vous ont visités pendant ce quart de siècle, aucune assurément ne vous fut plus douloureuse que ces coups de la mort qui firent parmi vous déjà de si nombreuses et si

précieuses victimes; treize Frères rappelés au ciel, plusieurs à la fleur de l'âge, ont laissé dans vos rangs des vides, et dans vos cœurs des blessures qui subsisteront longtemps. Nommons-les ce matin au divin Maître: Frères Hyacinthe, Pol de Léon, Siméon, Paul de la Croix, Auguste, Dioscore, Ernest, Césaire, Siméon, Fulbert, Andréas, Herman-Joseph, Félix: ils eurent ici-bas leur part du travail et de la peine; qu'ils reçoivent en ce jour de fête leur part de l'honneur et de la joie.

• • •

Il me reste à énoncer, mes Frères, le meilleur bienfait de Dieu à votre endroit: c'est d'avoir conservé parmi vous sur ce nouveau théâtre et entretenu pendant vingt-cinq ans l'esprit de votre Institut, esprit qui est triple: l'esprit religieux, l'esprit de Montfort, l'esprit d'éducateurs dévoués à leur mission. Voilà la grâce des grâces.

Toute communauté porte en elle un esprit distinct dont elle vit et dont vivent ses œuvres et qui est pour elle ce que l'âme est au corps: il lui vient de ses Fondateurs et il est le principe de sa croissance et de son activité. Quand il s'affaiblit ou s'altère, les apparences de la vie peuvent continuer encore de se manifester et certains développements extérieurs de se faire voir: phénomènes purement mécaniques, agitation passagère et toute de surface qui ne doivent pas nous faire illusion! La fécondité est tarie dans sa cause; l'arbre est encore debout et couvert de feuillage, mais n'attendez plus qu'il en sorte des fruits capables de nourrir des graines susceptibles de germer. Vous savez la malédiction portée contre le figuier stérile: elle s'est réalisée à la lettre, avec une inplacable rigueur contre des familles religieuses qui laissèrent s'anémier l'esprit de leur berceau. A la naissance des communautés, Dieu détermine pour chacune, par l'entremise d'hommes inspirés, les conditions spéciales de son action bienfaisante, et ne lui donne droit de vivre, de prospérer, de réussir qu'autant qu'elle sait les respecter.

Pour vous, mes Bien Chers Frères, les conditions de vie et d'influence sont la pratique fervente de la règle religieuse, la fidélité aux traditions de Montfort, l'accomplissement joyeux de votre pénible mission auprès de l'enfance. Qu'il n'y ait eu chez personne dans l'espace de vingt-cinq ans, à l'égard de ces obligations, quelque défaillance, ce serait en contradiction avec ce que nous savons de l'humaine nature et de ses misères; chacun trouve à se reprocher des négligences: nul ne peut se vanter d'avoir constamment et pleinement réalisé son idéal, et dans une fête comme celle-ci, il y a place pour des examens de conscience personnels, des retours sur soi-même sévères, des amendes honorables à cause de tant d'obstacles mis à l'œuvre divine, enfin des résolutions prises qui doivent provoquer des efforts plus généreux. Cependant, la part faite à la faiblesse humaine, je ne crains pas d'affirmer que l'esprit primitif des

Frères de St-Gabriel anime leur province canadienne, qu'il y garde dans une intégrité parfaite ses plus précieuses qualités. Je l'affirme, parce que j'en ai saisi, à maintes reprises, dans le champ restreint de votre activité qu'il m'a été donné d'observer, les indubitables manifestations. J'ai surpris les Frères bien souvent aux heures d'intimité ou de repos qui succèdent à des surveillances pénibles, à des soins assujétissants, à des exercices prolongés qui justifieraient quelque relâchement; je me suis toujours édifié de les trouver réguliers, laborieux, modestes, empressés à leur humble tâche, préoccupés surtout d'accomplir dans le détail la volonté du Maître et de faire passer plus de vérité dans les esprits, plus de générosité dans les cœurs. J'ai pénétré dans le secret des âmes qui bénéficient de leur dévouement; j'y ai rencontré toutes les causes qui peuvent réduire à néant les efforts du zèle le plus incessant; j'y ai déploré des échecs, des ruines, des lenteurs; j'y ai recueilli plus souvent les résultats cachés, mais profonds, mais durables de leur ministère et j'y ai reconnu la preuve incontestable que la sève puisée au cœur du vieux tronc circulait toujours vivace dans les rameaux du rejeton.

Remerciez Dieu, mes Frères, s'il a ainsi préservé la pureté de votre esprit, et conservez jalousement le plus précieux de vos trésors. Soyez d'abord et avant tout des religieux, de complets et fervents religieux attachés à toutes vos règles, accomplissant avec amour les moindres exigences de vos vœux, fermement convaincus qu'en dehors de cette fidélité attentive aux engagements librement consentis de votre profession, il n'y a pour vous ni sanctification sérieuse, ni action efficace: les apparences contraires sont de pures illusions. Croirions-nous, par hasard, posséder en propre quelque pouvoir d'agir sur les âmes et de les conduire au bien ? Nous savons que Dieu se le réserve, que nous ne sommes que des instruments capables, hélas! de regimber sous la main du Céleste ouvrier et de gâcher son œuvre. Nous n'attendons un résultat de nos travaux qu'autant que nous serons dociles à ses directions. C'est pourquoi, désireux de féconder nos peines, nous avons cherché à étouffer en nous, autant que possible, par le triple vœu de pauvreté, de chasteté, et d'obéissance, la triple inclination qui absorbe pour l'ordinaire les énergies de l'homme; nous avons voulu libérer les nôtres de cette servitude et les réserver tout entières pour l'avènement du règne de Dieu. Nous sommes consacrés, ne l'oublions jamais: nous ne sommes plus à nous, mais à Dieu par Jésus; donc notre première tâche est de nous unir à Jésus, de nous emplir de ses idées, de ses sentiments, de son amour, afin d'en pénétrer les âmes.

Conservez l'esprit de Montfort. Je ne crains pas de me tromper en affirmant qu'il a pour caractéristique principale la dévotion à la Croix et au Rosaire: les cantiques, les écrits, les pratiques, les œuvres du Bienheureux et jusqu'aux statues qui le font voir, tenant et présentant ces deux objets de son amour, en sont d'irrécusables témoignages. Crucifix et chapelet, armes irrésistibles! c'est par

elles qu'il remporta contre l'hérésie, l'indifférence, le vice et l'impiété de si mémorables victoires, c'est par elles que les populations, chez lesquelles il passa, repoussent encore avec succès les assauts de l'ennemi rallié et renforcé. Ne cessez pas d'y avoir confiance: il n'est pas de moyen plus sûr pour abattre les trois obstacles auxquels se heurte plus communément votre zèle: mollesse, amour du plaisir, mauvaises passions.

Enfin, soyez des éducateurs cordialement et totalement dévoués à leur mission: il en est peu, s'il en est, d'aussi belles, ni qui soient liées à d'aussi graves intérêts. "Cultiver, exercer, développer, fortifier et polir toutes les facultés physiques, intellectuelles, morales et religieuses qui constituent dans l'enfant la nature et la dignité humaines; donner à ces facultés leur parfaite intégrité; les établir dans la plénitude de leur puissance et de leur action; par là former l'homme et le préparer à servir sa patrie dans les diverses fonctions sociales qu'il sera un jour appelé à remplir pendant sa vie sur la terre; et ainsi dans une pensée plus haute préparer l'éternelle vie en élevant la vie présente, telle est l'œuvre, tel est le but de l'éducation." C'est Monseigneur Dupanloup qui parle ainsi, et nulle considération ne laisse mieux entrevoir ce qu'un tel ministère comporte d'honneur, mais aussi de responsabilité, ce qu'il requiert d'abnégation, de tact, de vigilance, de noblesse et de foi.

Notre hymne d'action de grâces va finir en prière. Le sacrifice qui se prépare est sacrifice de propitiation autant que de louange. Vingt-cinq années sont derrière nous, qui nous pressent de remercier, de rendre gloire; mais devant nous est l'avenir avec ses incertitudes, ses périls et ses espérances. Le passé fut fécond, il faut que l'avenir soit digne du passé. Dieu est fidèle et ses dons sont sans repentance: sa protection vous est acquise; Il réclame de vous pour la rendre efficace certaines dispositions que nous venons de retracer: indispensables hier, elles le seront aussi demain. Supplions donc le Dieu de bonté, par l'intercession toute-puissante de la divine Victime, de les maintenir, de les fortifier à jamais dans chacun des membres de cette Province et de cet Institut. Ainsi soit-il.

• • •

Sa Grandeur Monseigneur Bruchési prit aussitôt la parole, et avec le tact si apprécié de tous ceux qui ont eu le plaisir de l'entendre, félicita les jubilaires, remercia la Communauté du bien réalisé par ses œuvres et termina en faisant des vœux pour que la Province des Frères de Saint-Gabriel continue à se développer en Canada, pour le service de l'Eglise et le plus grand bien du pays tout entier.

Nous regrettons vivement qu'un accident nous ait fait perdre le compte rendu sténographié de ce discours. Tous nos lecteurs auraient été contents de pouvoir le lire.

A l'issue de la Messe la Communauté revint au Noviciat pour la réception solennelle de Monseigneur l'Archevêque et des invités. La cérémonie eut lieu dans la grande salle du Noviciat. Après le

chant de circonstance, le Bien Cher Frère Louis Bertrand, Provincial, lut l'adresse suivante:

A Sa Grandeur Mgr Paul Bruchési,

Archevêque de Montréal.

MONSEIGNEUR,

L'honneur que nous fait Votre Grandeur dans cette circonstance solennelle nous touche profondément, et nous inspire une joie que nous ne saurions dissimuler. Cette joie augmente encore celle que nous cause la célébration du 25e anniversaire de notre arrivée en Canada, et de notre établissement dans le diocèse de Montréal. Ce 25e. anniversaire, le nombre 25, semble bien être un nombre symbolique et quelque peu mystérieux; c'est un chiffre jubilaire. Les grammairiens peuvent discuter sur la véritable étymologie du mot jubilé; tous sont d'accord pour affirmer que ce mot signifie grande joie et jubilation; aussi partout, dans le monde comme dans la religion, on le célèbre avec une religieuse et sainte allégresse: les époux chrétiens renouvellent en ce jour les promesses sacrées échangées au pied des autels; le prêtre fête lui aussi ses noces d'argent et ses noces d'or, le 25e et le 50e anniversaire du jour où le Dieu "qui réjouit sa jeunesse" l'a consacré pour l'éternité, l'Evêque célèbre lui-même le 25e anniversaire du jour où Dieu l'admit au rang de ses pontifes; quelquefois même il lui est donné de célébrer ses noces d'or, et c'est alors surtout grande allégresse parmi le peuple chrétien.

Les sociétés elles-mêmes ne manquent pas de commémorer, par une solennité quelconque, leur 25e année d'existence. C'est qu'en effet le fait de voir sa 25e année est déjà une grâce très appréciable. Combien d'existences ont été fauchées dans leur fleur! Combien d'entreprises n'ont pas répondu aux espérances qu'elles avaient fait concevoir.!

Aussi le bon sens populaire ne s'y trompe point, et partout où il laisse parler son cœur, il envoie en ce jour fatidique, un souvenir ému et reconnaissant à la Divinité.

Nous faisons de même, Monseigneur, et nous célébrons avec une grande joie et une pieuse solennité notre premier jubilé. Votre Grandeur a eu la grande bonté de s'arracher pendant quelques heures aux graves soucis de l'administration de ce grand diocèse, pour venir encourager nos modestes efforts et bénir la plus humble famille de son troupeau. Nous l'en remercions avec effusion; mais nous ne sommes point surpris de cette extrême bienveillance, car, dès longtemps nous connaissons les attentions et les préférences de Votre Grandeur pour les petits et les humbles, et tout dernièrement encore, nous en avons fait la douce expérience. Au surplus, personne n'en sera jaloux, car il me semble qu'on peut appliquer à Votre

Grandeur ce que l'on a si bien dit du cœur de la mère au regard de ses nombreux enfants: "Chacun en a sa part, et tous l'c tout entier."

C'est au mois de septembre 1888 que nous arrivions dans ce cher pays du Canada, qui allait devenir notre seconde patrie. Le diocèse de Montréal était alors gouverné par Monseigneur Fabre, de sainte mémoire, et nous vous demandons respectueusement, Monseigneur, de payer ici un tribut de respect filial et de profonde reconnaissance à celui que nous avons aimé et vénéré comme un véritable père. Ah! le bon Monseigneur Fabre! il était si doux! il était si simple! si aimable! "in fide et lenitate" tout en disant la vérité sous une forme qui pouvait d'abord surprendre ceux qui ignoraient les trésors de ce grand cœur. Nous savons, Monseigneur, que vous avez été un des préférés de ce père bien-aimé; c'est pourquoi nous ne craignons pas d'être importuns en parlant de ce tendre père. Un fils est toujours heureux d'entendre louer son père! Qu'on me permette de raconter, à ce sujet, un petit fait d'un caractère peut-être un peu personnel, mais qu'il m'est permis, ce me semble, de rappeler aujourd'hui.

Le 8 septembre 1888, Monseigneur Fabre, en cours d'un voyage d'Europe, arrivait à Angers et descendait au Bon-Pasteur. A cause de notre prochain départ pour Montréal, nos vénérés Supérieurs jugèrent convenable de demander une audience et de nous présenter à Sa Grandeur. Ceux qui ont connu Monseigneur Fabre devinent sans peine avec quelle amabilité nous fûmes reçus. Monseigneur Fabre était accompagné, en qualité de secrétaire particulier, d'un jeune prêtre que les yeux de la maternelle Providence suivaient d'un œil jaloux. Nous eûmes le très grand honneur de partager le dîner de Sa Grandeur, et au cours d'une conversation pleine d'entrain et d'abandon, Monseigneur, parlant du développement merveilleux du Canada, fut amené à dire un mot des projets du prêtre colonisateur que le peuple appelait familièrement le "Curé Labelle."

"Le Curé Labelle, disait Mgr Fabre avec une petite pointe de malice, ne se propose rien moins que de faire de sa petite ville de St-Jérôme, un évêché, et il veut que le premier évêque soit mon secrétaire ici présent." Le jeune prêtre de 1888, le secrétaire intelligent et dévoué du bon Monseigneur Fabre, c'était vous, Monseigneur. Depuis, la Providence a fait plus et mieux, et nous l'en bénissons. Et si nous avons voulu raconter ce fait, dont le récit est peut-être un peu long, c'est tout ensemble pour montrer la place que vous occupiez dans le cœur paternel de Mgr Fabre, et aussi pour attester que la voix publique, vox populi, vox Dei, vous appelait dès lors aux plus hautes destinées.

Soyez béni, Monseigneur, pour les paternels encouragements qu'en toutes circonstances, Votre Grandeur veut bien nous donner, à nous et à nos œuvres. Notre seule ambition, est de nous rendre de plus en plus dignes d'un si haut et si bienveillant patronage, par

notre déférence, notre soumission et notre respect envers les pasteurs de l'Eglise. Nous sommes et nous voulons toujours être, les humbles, mais très dévoués auxiliaires des Pasteurs des paroisses. La bénédiction de Votre Grandeur nous aidera à atteindre ce but et nous affermira dans nos bonnes résolutions.

Votre Grandeur me permettra sans peine de dire ici un mot de la très méritante Compagnie de St-Sulpice. Nous n'entreprendrons point de louer les prêtres pieux et savants dont l'immortel archevêque de Cambrai parlait déjà si magnifiquement; mais les noms vénérés de M. Colin, de M. Rousselot, de M. Sentenne, je ne parle que des morts, ne s'effaceront jamais de notre cœur. Ils ont été nos anges conducteurs dans nos premières entreprises dans cette Province. Merci à Messieurs de St-Sulpice pour tout le bien qu'ils nous ont fait, pour celui qu'ils nous font aujourd'hui, et pour celui qu'ils nous feront demain.

Merci également aux bons Pères Jésuites qui, avec la permission de Votre Grandeur, nous distribuent si libéralement les secours religieux, depuis déjà longtemps, dans nos deux maisons principales. Tout ce qu'on pourrait dire de ces religieux par excellence serait au-dessous de leur mérite. Le nom seul de "Jésuite," Membre de la Compagnie de Jésus, est un éloge au-dessus de tous les éloges.

Merci à Monsieur le Curé du Sault qui, avec une bonne grâce charmante, est toujours empressé de nous rendre tous les services que nous lui demandons. Je ne sais si nous donnons de grandes consolations à notre Curé; mais nous avons du moins le désir très sincère d'être, parmi ses paroissiens, ceux qui lui donnent le moins de troubles et de soucis. Nous bénissons l'Ange gardien de la Visitation, de nous avoir conduits dans cette bonne paroisse du Sault-au-Récollet.

Nous n'ignorons pas non plus, sans trop savoir exactement dans quelle mesure, nous n'ignorons pas, dis-je, que nous sommes ici un peu sous la juridiction de M. le Chanoine Lepailleur. Tout le monde connaît le grand cœur et l'inlassable activité de M. le Chanoine. Il a bien voulu donner, dans son grand cœur, une petite place aux Frères de St-Gabriel et à leurs œuvres, en particulier à leurs œuvres de bienfaisance. Qu'il en soit béni et remercié.

Nous ne dirons rien de M. le Chanoine Dubuc: "Ses œuvres le louent" suffisamment. Son nom béni et vénéré est désormais inséparablement uni au nom des Frères de St-Gabriel, et le nom de St-Arsène dira aux siècles futurs la royale munificence d'un prêtre qui n'eut pas de plus grand plaisir que de faire du bien aux pauvres petits enfants orphelins ou délaissés. "Tout ce que vous aurez fait à l'un de ces petits, a dit le Maître, c'est à moi-même que vous l'aurez fait." Qu'elle sera donc belle la récompense de celui que nos chers petits orphelins ont si bien nommé: "Notre bon Père Dubuc."

Je dois m'excuser, Monseigneur, de retenir si longtemps votre paternelle et tant bienveillante attention. Mais je suis sûr que dire du bien de vos prêtres et de vos religieux est vous faire un plaisir aussi grand que celui que j'éprouve moi-même. Un dernier mot avant de finir, s'il plaît à Votre Grandeur. Ce sera pour remercier tous nos hôtes, prêtres, religieux de divers ordres, laïques éminents, à commencer par les autorités municipales du Sault, Docteurs Médecins, amis, bienfaiteurs insignes de nos personnes et de nos œuvres; à tous et à chacun merci, merci. Merci pour le puissant encouragement qu'on veut bien nous donner dans cette circonstance solennelle de notre histoire. Nos modestes annales en garderont précieusement le souvenir.

Et maintenant que la paternelle bénédiction de Votre Grandeur soit pour nous le gage des faveurs célestes dont nous avons desoin, afin que notre second jubilé contribue plus encore que le premier, à étendre le regne de Dieu dans ce cher pays et dans ce beau diocèse. C'est là, nous le savons, le plus ardent des vœux de votre cœur de Pasteur et de Père. Avec votre Grandeur, nous avons pleine confiance d'en voir la réalisation par les mérites du Sacré-Cœur et sous la protection de l'Auguste Patronne de Ville-Marie. IN DOMINO ET MARIA CONFIDO!

• • •

Monseigneur répondit à cette adresse très spirituellement et très aimablement. Son excellente mémoire conservait très bien le souvenir de l'incident qui s'était passé en 1888 au Bon-Pasteur d'Angers et que le Frère Louis Bertrand lui rappelait dans son adresse. Il narra avec beaucoup de finesse d'autres particularités de ce voyage durant lequel les fondateurs gabriélistes lui avaient été présentés. Bref, il fut charmant, si charmant qu'il eût été bien difficile aux Supérieurs de ne pas se rendre au pressant appel qu'il leur faisait en faveur de l'école paroissiale de l'Assomption, dont de pénibles nécessités avaient amené la fermeture.

Un banquet de deux cents couverts fut servi sous la tente dont nous avons déjà parlé. La fanfare et les chœurs rivalisèrent d'entrain pour égayer les convives. Plusieurs discours furent prononcés.

Au dessert, Monseigneur adressa encore un petit mot aux jubilaires. Monsieur l'abbé Lamarche, Curé du Sault, se félicita d'avoir en sa paroisse la Maison provinciale et le Noviciat des Frères de Saint-Gabriel. Monsieur W. Levesque, Membre du Parlement Provincial, proclama éloquemment son admiration et sa reconnaissance aux éducateurs des orphelins. Monsieur l'abbé Drouhin, curé de Saint-Johnsbury (Vermont) au nom des Franco-Américains, remercia les Frères de Saint-Gabriel et les autres Communautés canadiennes de ce qu'elles font pour la cause catholique aux Etats Unis.—Le Révérend Frère Martial, Supérieur Général de la Congrégation, se leva alors et remercia chaleureusement les amis et les bienfaiteurs de la Province gabriéliste de l'intérêt qu'ils portent à

ses œuvres, et des encouragements qu'ils lui donnent. Enfin Sa Grandeur Monseigneur Bruchési voulut bien encore une fois témoigner aux Frères sa satisfaction et les assurer de sa bienveillance.

C'est devant le Très Saint Sacrement qu'il convenait de clore ces fêtes jubilaires. Que la bénédiction divine qui tomba alors sur nous soit le gage du développement constant que prendront nos œuvres pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

CONCLUSION

Les fêtes jubilaires de la Province gabriéliste du Canada sont passées. Chacun, au lendemain de ce jour de grande allégresse, a regagné son poste pour reprendre son modeste labeur et tracer son petit sillon dans le champ que le bon Dieu lui donne à cultiver.

Que le souvenir de ce premier jubilé soit pour tous un encouragement salutaire et qu'il nous incite à toujours marcher dans les voies de nos devanciers.

Ainsi sera atteint le principal but que se proposèrent les organisateurs de cette fête de famille.

Par là aussi, notre chère Province canadienne, retrempée dans les principes du plus pur esprit de foi dont furent animés ses fondateurs, continuera sa marche vers le progrès, et verra se réaliser, dans leur plénitude, les vœux qui lui furent adressés avec tant de libéralité, dans la journée inoubliable pour nous du 29 juillet 1913.

AD MAJOREM DEI GLORIAM